

La Destruction de Louvain (1)

Bruxelles, novembre 1914

Un ami personnel, membre d'une ancienne famille de magistrats, lui-même magistrat et homme au discernement et à la crédibilité de qui on doit se fier aveuglément, a assisté, lors des tragiques circonstances que l'on va voir, à la destruction de Louvain. Il nous avait raconté, vibrant d'émotion, pâle encore à l'évocation de tout ce qu'avaient subi ses parents âgés, cet épisode terrible de la guerre, sur lequel on n'insistera jamais assez. Accédant à ma sollicitude, il a eu l'obligeance de l'écrire pour « La Nacion ». Son récit est émouvant, mais il n'atteint pas l'éloquence avec laquelle il l'a raconté la première fois et qui avait fait verser des larmes d'indignation et de douleur à nous tous qui l'écoutions. Craignant d'exagérer, il n'a pas voulu trop nuancer et n'a pas mis en évidence la moindre ligne dans cette exposition relativement froide des faits.

Afin que l'exactitude méticuleuse de cette narration ressorte davantage, j'y ai joint celle d'un autre témoin oculaire, qui la confirme et la complète. Il s'agit de deux spectateurs et deux acteurs qui ont vu les mêmes scènes sous des angles différents et dont les deux témoignages, juxtaposés, leur donnent un relief particulier et vigoureux.

Mardi, 25 août.

Durant toute la journée, on a entendu le canon et les mitrailleuses du côté de Malines. Le bruit circulait que les alliés remportaient des succès à Campenhout, située à environ dix kilomètres de Louvain.

Vers 18h30, plusieurs officiers supérieurs allemands, une colonne d'infanterie d'approximativement 500 hommes et un petit nombre de cavaliers, ont débarqué d'un train.

Ils s'apprêtaient à passer la nuit chez les voisins quand, vers 19h30, les cavaliers ont donné l'alarme. Tout le monde se figurait que les Allemands, repoussés, demandaient des renforts ; la canonnade s'était en effet rapprochée et on entendait des coups de feu. La colonne s'est précipitamment mise en marche vers la porte de Malines.

A 20h, je me trouvais sur le balcon, quand j'ai soudain vu une violente fusillade qui éclatait dans la rue de la Gare. Sans même prendre le temps de vérifier d'où elle était partie, j'ai rapidement fermé les volets et suis allé me réfugier à la cave avec mes parents et la servante.

Il y a alors eu un vacarme épouvantable. On entendait des coups de feu de tous côtés. En regardant par le soupirail de la cave, j'ai vu passer au galop de nombreux chevaux sans cavalier, des attelages sans conducteurs, et, se collant aux murs, des groupes de fantassins au pas de course qui, sans cesser de courir, faisaient feu sur les fenêtres des maisons.

De l'autre côté de la rue, sur le seuil d'une porte enfoncée, quatre soldats tiraient sans cesse, visant la Grand-Place. Les lampes des réverbères avaient été presque toutes fracassées par les balles et celles qui restaient éclairaient à peine. Il était évident que les soldats ne pouvaient pas voir sur qui ils tiraient.

Vers dix heures du soir, la fusillade a semblé se calmer et, collant davantage mon oreille au soupirail, j'ai pu prendre connaissance de l'avis suivant, proclamé en français et en flamand :

« Si vous tirez encore le moindre coup de feu, la ville de Louvain sera incendiée, les otages en subiront les conséquences et nous exigerons un dommage de guerre de vingt millions. »

Je n'ai compris qu'à ce moment-là ce qui venait de se passer: les Allemands se prétendaient attaqués par les civils alors que nous pensions que les alliés victorieux les poursuivaient dans les rues.

Dix minutes plus tard, j'ai entendu que les cris féroces de la troupe acclamaient un ordre: celui d'incendier...

En un instant, toute la place de la gare était la proie des flammes et de tous côtés surgissaient de vives lueurs.

Réfugiés au fond du jardin, nous continuions à percevoir la fusillade, qui redoublait de violence.

L'autre témoin raconte ce qui s'est passé ce soir-là, de la façon suivante :

A 20h05, nous avons soudain entendu une violente fusillade et le crépitement des mitrailleuses, qui provenaient de la place de la gare et du boulevard de Tirlemont. Des nuées de balles passaient au-dessus des murs du jardin, du côté de la rue Marie-Thérèse, pendant que la façade de notre maison était criblée de balles du côté du boulevard de Tirlemont.

Nous avons immédiatement fait descendre les femmes et les enfants à la cave et nous avons ensuite prudemment gagné le premier étage, pour essayer de voir ce qui se passait, croyant que les Allemands avaient été surpris par les alliés. Mais nous avons constaté que les uns étaient embusqués derrière les chariots d'un convoi sur le boulevard, que d'autres s'abritaient derrière les arbres, et qu'ils ne tiraient pas sur l'ennemi mais bien sur les façades, les portes et les fenêtres des maisons, dont les vitres volaient en éclats.

La fusillade s'est poursuivie jusqu'aux alentours de neuf heures. Un profond silence s'est ensuite établi pendant deux heures et nous nous apprêtions à nous réunir, croyant qu'elle était terminée, quand, vers onze heures, nous avons entendu des cris de divers côtés et la fusillade reprendre de plus belle.

En me dissimulant près d'une fenêtre, je me suis alors rendu compte que toutes les maisons de l'autre côté du chemin de fer, à la Belle Vue, étaient en train de brûler, comme un immense foyer. Sur le boulevard, en face de notre maison, les Allemands éparpillaient sur le sol le contenu d'un véhicule de la Croix-Rouge, et j'ai compris qu'ils préparaient une « mise en scène ». J'ai également vu qu'ils tiraient sur les chevaux qu'ils avaient relâchés et trois d'entre eux se sont écroulés, morts, au milieu du boulevard.

En regardant derrière moi, en direction de la ville, j'ai constaté que l'on avait également bouté le feu aux maisons du côté de la Grand-Place et de la rue de la gare. Celles de la place de la gare commençaient à être gagnées par les flammes quand plusieurs coups de canon, tirés je ne sais contre qui, en sont partis.

Craignant l'incendie, nous sommes restés dans le jardin jusqu'à l'aube, nous collant le plus possible aux murs, pour échapper à la mitraille. Plusieurs voisins sont venus chercher refuge chez nous et, le matin du 26, nous étions quelque 30 personnes, parmi lesquelles une vieille femme de quatre-vingt-deux ans, que l'on avait réussi à faire passer à grand-peine au-dessus de la clôture.

Mercredi 26 août

Mon premier informateur poursuit son récit de la façon suivante :

Le matin du mercredi 26, vers 11 heures, j'ai entrouvert la porte et, apercevant un soldat allemand, je lui ai demandé s'il était encore dangereux de tenter de fuir.

-Non -m'a-t-il répondu-, mais préparez-vous rapidement, parce que la ville va être bombardée vers 15h. Il y a des trains pour Liège et vous pouvez partir...

Nous avons fait nos valises, croyant, via Liège, pouvoir gagner la Hollande, et nous sommes sortis.

Nous étions à peine arrivés sur la place de la gare que les soldats allemands se sont précipités sur nous avec une brutalité inouïe, bousculant ma mère et la servante, et nous assénant des coups de crosse et de pied à mon père et à moi. Je dois souligner que mon père est un vieillard de septante-quatre ans !

Ma mère et la servante ont été conduites à proximité de l'entrée de la gare, où il y avait déjà une cinquantaine de femmes, surveillées par des soldats armés. On nous a mis, mon père et moi, avec une trentaine de civils, sur deux rangs. A plusieurs reprises, lorsqu'un de ces barbares est passé à notre hauteur, il nous a fait lever les mains et nous a laissés ainsi pendant de longues minutes.

J'ai alors vu que débouchaient, de toutes les rues qui donnent sur la gare, des hommes et des femmes, tenant des enfants dans leurs bras ou par la main, conduits par des soldats qui leur faisaient former de petits groupes. J'ai vu asséner des coups de pied et de crosse à des vieillards qui ne marchaient pas assez vite au gré de ces brutes.

Les hommes se trouvaient d'un côté, les femmes de l'autre, et il n'y a rien de plus douloureux que cette séparation surtout quand personne ne se fait des illusions sur son sort... Les Allemands, en effet, répétaient avec insistance que nous allions tous être fusillés et, avec des raffinements de cruauté, ils

prenaient un malin plaisir à le déclarer aux groupes de femmes et d'enfants. Il est impossible de décrire l'horreur de cette scène.

Entretemps, l'incendie se propageait avec fureur. A chaque instant, de nouveaux pâtés de maisons étaient gagnés par le feu. Nous devions rester immobiles et, chaque fois que nous tentions de tourner la tête, nous recevions un effroyable coup de crosse dans le dos ou sur la pointe des pieds...

On nous a ensuite répartis dans deux files, le visage tourné vers l'entrée de la gare (c'est-à-dire, tournant le dos à la ville). Un peu plus loin, j'ai vu sur la place deux cadavres de civils fusillés. Les soldats nous les montraient, en nous laissant entendre que le même sort nous attendait. On a commencé par leur distribuer des cartouches et, ensuite, ils nous ont attachés les mains derrière le dos avec une corde très fine, qu'ils serraient bien fort, au point qu'elle pénétrait dans les chairs. Nous étions convaincus que notre dernière heure était venue. Les femmes et les enfants, à quelques mètres de nous, assistaient au spectacle. C'était à devenir fou...

On nous a tout à coup ordonné de franchir la grille qui donne accès au dépôt de marchandises. Il y avait là une vingtaine de camions militaires chargés et on a précipité un civil sur le chargement de chacun d'entre eux. J'ai vu des vieillards, projetés de la sorte, qui retombaient le visage dans les caisses...

Pendant cette scène, tous les soldats allemands, et particulièrement les officiers, nous injuriaient en recourant de préférence aux mots « Schweinen » (porcs) et « Schweinehunden » (salauds).

Les camions ont fini par se mettre en marche, sortant par la porte de Malines en direction de Herent. On combattait non loin de là. On apercevait des cadavres de fusillés à chaque coin. J'en ai vu un le long du canal, sous un wagon : il avait sûrement été tué alors qu'il essayait de fuir, parce qu'il tenait encore en mains un petit paquet de vêtements.

Les soldats qui surveillaient le convoi nous disaient également à tout bout de champ que nous allions être fusillés.

Le spectacle était également horrible en dehors de la ville, sur la chaussée de Malines : de nombreux cadavres gisaient sur le bord de la route et plusieurs maisons avaient brûlé.

En arrivant à Herent, on nous a libérés...

J'ai regagné Louvain pour aller rechercher ma mère, que je savais prisonnière à la gare. J'ai parcouru le chemin complètement seul. On ne peut pas imaginer comme c'est terrible de traverser une ville qui est en train de brûler, jonchée de cadavres de civils, de chevaux morts et de débris de toutes sortes, sans trouver âme qui vive.

En atteignant la gare, j'ai encore aperçu plusieurs groupes de civils prisonniers, entourés de soldats. Un homme jeune, attaché en croix à un réverbère, comme un Christ, semblait mort. Cela faisait douze heures qu'ils le maintenaient dans cette position. Ils devaient le fusiller le lendemain... Le malheureux était tellement exténué qu'il ne pouvait même plus remuer la tête...

Une sentinelle m'a dit que nombre de femmes et d'enfants avaient été envoyés en Allemagne. Elle m'a conduit à la gare, où j'ai vu une centaine de femmes et d'enfants, exposés à tous les vents, entourés de fil de fer barbelé et de gardes. On n'entendait que des sanglots parce qu'on leur avait dit que tous les civils venaient d'être fusillés. Ils grelottaient de froid. Dans le groupe, il y avait un bébé de deux jours, dont la mère avait été tuée...

N.d.T. : cet article est paru dans LA NACION, de Buenos Aires, le 17/03/1915.

Copyright :

**- pour la version espagnole, Roberto J. Payro
estates ;**

**- pour la version française, 1982-2010, Bernard
Goorden.**